

Lorsqu'il admire l'œuvre d'un grand aîné, l'artiste en herbe se sent irrésistiblement tenté de l'imiter. Il le fait spontanément, intuitivement, sans le vouloir, parce qu'il ne peut autrement. En même temps, il est fort conscient que son imitation ne vaut rien, ou du moins pas grand-chose. Mais elle vaut parce qu'elle est un don, parce qu'elle est l'expression de son admiration. Ensuite, lorsqu'il mûrit, l'artiste conquiert son propre style. C'est vrai des peintres, des écrivains, des musiciens, et c'est une banalité.

Mais que se passe-t-il lorsqu'un artiste admire l'œuvre d'autrui dans un domaine de l'art qu'il se sait à jamais incapable de maîtriser ? Pour prendre un exemple au hasard, que se passe-t-il lorsqu'un écrivain admire un musicien ? Eh bien, j'ai l'impression qu'il demeure un éternel jeune homme, éperdu de l'envie de donner et d'imiter. Cela peut paraître paradoxal : un écrivain qui admire Mozart ne va pas se mettre à écrire des sonates ni des quatuors ni des opéras imités de Mozart, puisque précisément il n'écrit pas de musique. Mais cela n'empêche pas qu'il veuille imiter Mozart. Ni qu'il le fasse avec plus de nostalgie, de douleur et de fidélité désespérée que s'il était capable de composer des sons.

Oui, l'écrivain qui admire le musicien veut à toute force, et spontanément, imiter la musique avec ses mots, pour rendre à la musique son bien, comme disait Mallarmé. On pourrait presque dire : pour rendre à la musique son don. Thomas Mann disait de lui-même : « Je suis un musicien qui écrit des livres ». Ne voulait-il pas dire : des livres habités par le désir de musique, par la musique comme désir ? L'écriture qu'un artiste non musicien consacre à la musique est toujours l'écriture de l'admiration, et c'est toujours une tentative d'imiter le mystère de la musique. Il n'y parvient jamais, et c'est pourquoi il ne cesse jamais d'écrire.